

UN

ÉCRIVAIN MILITAIRE D'AUTREFOIS

LE COMTE ALEXANDRE D'ELBÉE

PAR

OLIVIER DE GOURCUFF



1898

NANTES

IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD

4, PLACE DU COMMERCE, 4.

1887

UN ÉCRIVAIN MILITAIRE D'AUTREFOIS

LE COMTE ALEXANDRE D'ELBÉE

Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*.

Tiré à 100 exemplaires.

UN

ÉCRIVAIN MILITAIRE D'AUTREFOIS

LE COMTE ALEXANDRE D'ELBÉE

PAR

OLIVIER DE GOURCUFF



NANTES

IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST & ÉMILE GRIMAUD,

PLACE DU COMMERCE, 4.

1887

LE COMTE ALEXANDRE D'ELBÉE

Ayant eu l'honneur d'apporter mon humble contribution à cet album vendéen, que je voudrais appeler le PLUTARQUE DE LA CHOUANNERIE ¹, et d'y insérer une brève notice sur d'Elbée, le héros chrétien, je m'attachai au généralissime, et tout ce qui le concernait, lui et sa famille, prit pour moi un intérêt singulier. Aussi, tout dernièrement, j'éprouvai une vive joie en découvrant, sur un catalogue de livres d'occasion ², l'indication bibliographique suivante : *Le mal et le remède dans le régime et l'entretien de toutes les troupes réglées du royaume*, par le comte d'Elbée, Paris, 1789 ; le libraire ajoutait, en note, que l'auteur, général en chef des armées vendéennes, avait été fusillé assis dans un fauteuil. Un d'Elbée nouveau, ajoutant les mérites du moraliste et de l'écrivain à la bravoure et à la piété, allait-il donc m'apparaître ? Je pouvais tout attendre de ce vaillant et de ce modeste, si éloigné de l'intrigue et du désir de paraître, que les historiens ont pris le change sur ses hautes qualités. J'acquis le volume, fort incomplètement décrit, puisqu'il contenait, outre : *Le mal et le remède*, six autres petits mémoires sur des questions militaires et sociales ; mais, si je fus frappé, dès l'abord, de l'originalité et du tour délicat de la pensée, de la sobre élégance du style, je perdis

1. *Généraux et chefs de la Vendée militaire et de la Chouannerie*. — Paris, Bataux-Bray, 1887.

2. Catalogue de décembre 1886 de la librairie A. Saffroy, au pré Saint-Gervais, Seine.)

ma plus chère illusion, car l'auteur racontait, quelque part, un très intéressant épisode de la bataille de Fontenoy, à laquelle il avait pris part, et en 1745, mon héros n'était pas né. J'eus alors la pensée d'attribuer les opuscules à son père, ce qui n'aurait rien eu d'invraisemblable, puisque celui-ci fit les campagnes d'Allemagne sous Maurice de Saxe, mais avec le grade de major général dans l'infanterie saxonne, tandis que mon auteur était partout désigné : M. le comte d'Elbée, ancien capitaine de cavalerie. J'avais supposé un changement d'arme et de grade, motivé par le temps qui s'écoula entre 1745 et 1789, et par l'établissement du père de d'Elbée en France. La lumière me vint bientôt, et de la famille même ; j'avais confié ma trouvaille et mes perplexités au digne représentant du nom, M. le capitaine d'Elbée, qui, avec une obligeance charmante et l'érudition la plus sagace, me mit dans le droit chemin. L'auteur des petits mémoires, imprimés en 1789, ne pouvait être le père du général vendéen, qui était mort à la Loge Vaugiraud, dès le 12 juillet 1763 ; c'était un cousin, d'Elbée d'autre branche, le comte Louis-Alexandre d'Elbée, aide-major au régiment de Penthievre-Cavalerie, chevalier de St-Louis. Ses ouvrages ont un tel mérite de rareté, qu'ils ont échappé aux minutieuses recherches de mon correspondant ; l'écrivain, quoique Beauceron de naissance, est assez digne de remarque et porte un nom assez glorieux dans les annales vendéennes, pour qu'il puisse m'être permis de l'étudier ici.

La famille d'Elbée, très ancienne et qui porte en armoiries : *d'argent, à trois fasces de gueules*, est originaire de la Beauce. Une de ses branches, qui devait lui donner sa principale illustration, vint s'établir en Poitou au dix-septième siècle, mais ses principaux représentants continuèrent d'habiter les environs de Rambouillet. Ce fut au manoir seigneurial de Souchamp que naquit et que fut baptisé, le 22 décembre 1718, Louis-Alexandre d'Elbée.

Il continuait une lignée qui — selon l'expression d'un contemporain¹ — « avait beaucoup souffert par son amour pour le souverain pendant les guerres civiles ; » son père était lieutenant de cavalerie, son oncle et parrain était capitaine au régiment de Champagne. La carrière des armes lui était ouverte, il y entra comme son frère aîné Adrien et comme Henri, son jeune frère². Il s'y distingua hautement, et M. de la Fortelle lui consacre, dans ses *Fastes militaires* (1779), une belle page que je veux citer tout entière.

« Elbée (Louis-Alexandre, comte d'), puîné. Singulièrement affectionné par le feu comte de Toulouse, il fut « élevé, sous la protection de ce prince, au collège de Sainte-Barbe. Il entra volontaire dans le régiment de cavalerie « de Penthievre, aujourd'hui de dragons, en 1740, et il y « fut reçu cornette à Prague, en 1742. Comme il savait « très bien l'idiome du pays³ et qu'il s'était fait distinguer « par des talents et des connaissances utiles, il fut fait « lieutenant la même année. Il fut réformé en 1750 et « replacé en 1751. Chargé, en 1756, du détail de toutes les « affaires, des manœuvres et de la discipline de son régiment, il s'en acquitta avec tant de zèle que les opérations eurent le plus grand succès. Il parvint à l'aide-majorité en 1758, obtint une compagnie en 1759, la croix « de Saint-Louis en 1761, et fut réformé en 1762. Dans le « cours de ses services, il s'est trouvé à la bataille de Sahai, « à la retraite de Budweiss, au siège et à la retraite de « Prague en 1742, à la bataille d'Ettingen en 1742, en 1745,

1. *Fastes militaires*, de M. de la Fortelle, ouvrage publié en 1779, et cité plus bas (tome I, p. 372-376).

2. Ces deux d'Elbée obtinrent aussi la croix de Saint-Louis et ajoutèrent à la gloire du nom ; Henri surtout qui combattit à Fontenoy, n'ayant encore que quatorze ans, et fut criblé de coups de sabre, à Rosbach, en défendant son étendard. Des trois fils d'Adrien, l'aîné, Charles, mourut lieutenant dans le régiment de Penthievre-Infanterie, et le second fut lieutenant dans le régiment d'infanterie de La Fère.

3. Il en convient lui-même, malgré sa modestie, dans une lettre que j'ai eu occasion de citer. « Avec un peu de dispositions pour les langues, je ne me suis trouvé étranger nulle part. »

« à celle de Fontenoy, où tous les officiers de son régiment,
« excepté lui troisième, furent tués ou blessés. En 1746, il
« combattit à Raucoux et, en 1747, à Lawfeld, où un de ses
« étriers fut emporté d'un boulet de canon (le comte d'Elbée
« avait alors la jambe posée sur le cou de son cheval pour
« calmer la douleur d'une entorse qu'il s'était donnée la
« veille). Il combattit encore à Rosbach en 1757 et, en 1759,
« à Berghen et à Minden ; il eut à cette dernière action son
« cheval tué sous lui. Il s'est trouvé aussi à plusieurs
« escarmouches et combats particuliers, notamment en
« Bohême, où étant comme volontaire d'un détachement
« composé de 50 moitiés de sa brigade, il soutint contre l'en-
« nemi le choc le plus rude ; il y combattit avec la plus
« grande valeur et ne rejoignit l'armée qu'avec ses hommes ;
« le capitaine, le lieutenant et 44 cavaliers restèrent sur
« le champ de bataille. »

C'est à un contemporain, presque à un témoin, que j'ai emprunté le récit de ces glorieux faits d'armes ; la citation serait encore incomplète, si je n'y joignais l'extrait d'une lettre que le comte d'Elbée écrivit à M. de La Fortelle ¹.
« Vous me demandez, Monsieur, la date de mon admission
« dans l'ordre de Saint-Louis et me marquez que c'est la
« seule chose qui vous manque, ayant recueilli mes services
« et ceux de mes frères. Je vous en fais mes sincères remer-
« ciements. Mais rien d'assez éclatant n'a roulé sur nous
« pour devoir embellir votre ouvrage. Ménagez de la place
« pour ceux qui ont été plus heureux et qui l'ont mieux
« mérité, et laissez-nous seulement notre zèle pour le ser-
« vice et notre amour pour le roi et pour la patrie. »
Comme ce simple et admirable langage contraste avec les rodomontades de nos guerriers politiques ! Servir son pays sans forfanterie, avoir l'héroïsme discret, voilà de ces

1. L'auteur des *Fastes militaires* observe avec raison que « cette lettre peint très naturellement la modestie et le zèle du brave officier et son attachement pour son prince et pour sa patrie. »

mérites dont l'ancienne monarchie semble avoir emporté le secret. La modestie, complice de la vaillance, est héréditaire dans la famille d'Elbée ; chez le général vendéen, elle a été jusqu'à l'effacement volontaire. Les hommes de cette trempe ont toujours été rares ; les honneurs n'ont pas le don de les séduire, l'honneur leur suffit.

Le comte Alexandre d'Elbée, n'ayant pas posé pour la galerie, rend bien aisée la tâche de son biographe. Le nobiliaire de Saint-Allais nous apprend qu'il se maria deux fois, et n'eut d'enfants ni de Charlotte Galois ¹, ni de Louise de Villedieu de Saint-Fargeau. Quand il put prendre un repos bien gagné, il vint habiter Paris, rue d'Enfer, sur la paroisse Saint-Jacques du Haut-Pas. Il ouvrit souvent son logis à son jeune cousin de la branche poitevine, alors lieutenant au régiment de Dauphin-Cavalerie et venu à Paris pour solliciter une compagnie ; il ne put dissuader Maurice d'Elbée de donner sa démission, après d'infructueuses tentatives pour son avancement, et de se retirer à la Loge Vaugiraud, près de sa mère. La tradition de la famille n'a pas de peine à nous représenter le comte Alexandre comme un homme d'esprit et de sens ; si l'agréable poète n'a pas dépassé les limites de son petit cercle, nous avons de quoi nous dédommager avec le prosateur.

Nous avons mieux encore. Un portrait, dont son arrière-petit-neveu me communique la photographie, représente au vif le vieux gentilhomme ; sur cette physionomie honnête et spirituelle, un peu narquoise et pourtant bienveillante, une plume, aussi rompue au dix-huitième siècle que celle des frères de Goncourt, aurait tôt fait de reconstituer un caractère. L'œil mi-clos pétille de finesse, la bouche, un peu grande, s'entr'ouvre en un sourire et semble prête à décocher un trait malin. L'ensemble de la figure, irrégu-

1. Charlotte Galois était veuve de M. Laumonier de Boisjulien, mousquetaire de la première compagnie.

lière et plutôt laide¹, s'illumine d'un reflet de l'âme, et respire la belle humeur, une douce philosophie, le contentement de soi-même. C'est bien là le portrait de l'homme qui, arrivé au déclin de la vie, jette un regard de satisfaction sur son passé, et qui fait profiter son auditeur ou son lecteur de l'expérience qu'il a acquise en combattant « pour le roi et pour la patrie. »

Le comte d'Elbée avait soixante et onze ans quand il publia ses ouvrages, qui portent les estampilles de Planche, libraire, place Sorbonne, et de Jorry, imprimeur, rue de la Huchette, et ont été, tous les sept, édités en 1789; je dis tous les sept, car un *Entretien de la milice autrement que par la voie du sort*, signalé séparément par M. le capitaine d'Elbée, me paraît se confondre avec un chapitre, sous même titre, qui fait partie de *Le Mal et le Remède, sauf meilleur avis, dans le régime, la composition et l'entretien de la milice...*

Tout ce qui touche à la milice, à cette levée de bourgeois et de paysans, en temps de paix, « car, en temps de guerre, elle est sur le même pied que les autres troupes, » préoccupe vivement notre auteur; il étudie minutieusement les moyens de composer, de payer, d'habiller *cette armée de précaution*, comme il l'appelle, et propose de la rassembler tous les ans, pendant sept ans, du 1^{er} au 15 juin² de chaque année; n'y a-t-il pas là, en germe, l'idée mère de notre organisation militaire actuelle, de notre armée territoriale et de ses treize jours d'instruction?

Les questions militaires sont chères au comte d'Elbée; il leur consacre trois autres de ses mémoires. *La véritable manière de composer les troupes réglées en France d'après l'esprit et le caractère de la nation*, est un petit traité plein de sel et de sens, qui dénote une connaissance appro-

1. Il était de grande taille et roux, — m'écrit M. le capitaine d'Elbée.

2. C'est — selon notre auteur — le temps où les travaux de la campagne sont le moins urgents.

fondie du militaire français, et que Maurice de Saxe, le chef vénéré de l'auteur, aurait signé des deux mains. Il resta plus de dix ans dans les cartons du comte d'Elbée, et n'en sortit qu'à l'aurore de la Révolution ; aussi s'ouvrit-il par un préambule où les espérances, communes à toute la noblesse d'alors, se mêlent à d'amères doléances sur l'indiscipline des troupes ¹. Dans ce qui suit, le soldat et l'officier français sont peints de main de maître, en traits qui n'ont pas vieilli ; je ne résiste pas au plaisir de citer presque tout ce joli passage : « Le Français est brave et « courageux, autant par vanité que par honneur ; il est « guerrier sans être militaire, c'est-à-dire qu'il veut bien « être soldat, mais jamais esclave ; trop de gêne, hors du « service, le dégoûte, une subordination trop servile l'humilie ; il aime la joie, il court après le plaisir ; et un fait « certain, c'est qu'avec un joli uniforme et une bonne « musique, on fait cent fois plus de recrues qu'avec beau- « coup d'argent. » Voilà le soldat français, voyons l'officier. « Le gentilhomme en France n'aspire qu'après une cocarde ; « dès qu'il a endossé l'uniforme, il s'imagine n'être plus « en tutelle ; toute son ambition, en arrivant dans un régiment, c'est d'avoir une compagnie. Quoi qu'il en soit, il « est toujours prêt à sacrifier sa fortune pour avoir l'occasion de sacrifier sa vie pour sa patrie. » A côté d'utiles remarques sur les avantages et le prestige qu'il faut donner au métier des armes, je trouve, sur l'instabilité des ministres, et la manie du dernier venu de détruire ce qu'avait fait son prédécesseur, cette page écrite de verve : « Qu'on « fasse bien attention que les changements continuels dans « les troupes, depuis la réforme de 1762, ont inondé le « royaume d'ordonnances pour les plus petites choses ;

1. Le tableau est tragique : « Les soldats désertent en bandes, ils ne connaissent plus d'officiers, ils se répandent partout.. Que va devenir la France, cet hiver ! Tout le monde en tremble. » M. Taine nous a prouvé, pièces en mains, qu'il n'y a rien d'exagéré dans un tel langage.

« qu'on en a eu pour changer et rechanger dix fois les uni-
« formes, qu'on a poussé là-dessus l'enthousiasme jusqu'à
« la bizarrerie, qu'il a été un moment où il fallait deux sol-
« dats pour en faire entrer un dans sa culotte, qu'un mor-
« ceau de plomb dans les cheveux, une boule plate ou ronde,
« une bourse ou une queue, un col rouge ou noir, un cha-
« peau grand ou petit ont fait une affaire d'Etat ; qu'en un
« mot, ce qui n'aurait dû, tout au plus, occuper qu'un très
« petit commis, a fait l'ouvrage des chefs. D'après tant d'in-
« constance et tant de variété, croit-on qu'on s'en trouve-
« rait mieux à la guerre ? Cela est, en vérité, bien douteux. »
Le comte d'Elbée expose ensuite son plan d'augmentation
et de réorganisation de l'armée, qui est un retour aux
règlements de Louvois ; par la formation de 150 régiments
d'infanterie, dont l'effectif moyen serait de 1,160 hommes, de
12 bataillons de chasseurs à pied et de 76 régiments de cava-
lerie, il compose une armée permanente de deux cent qua-
rante mille hommes, que l'adjonction de la milice, en
temps de guerre, augmenterait d'un tiers ; il discute minu-
tieusement le budget de chaque corps, prescrit une solde
uniforme pour tous les officiers, s'insurge contre les privi-
lèges des états-majors et surtout contre « ces favoris de la
« cour, ces faiseurs à la mode, pour qui l'on a créé des places
« tout exprès, tous ces entrepreneurs de toute espèce de
« fournitures, jusqu'à des boucles de souliers, que l'on ne
« voit point quand on est sous les armes, ces marchands
« d'hommes et de chevaux, ces entrepreneurs de subsis-
« tances de toute nature, d'habillements, d'équipements,
« d'armements, qui, par de gros pots-de-vin, achètent le
« droit de voler impunément. » Quelle juste satire dans ces
lignes ¹. Préoccupé, jusqu'au bout, du sort des officiers, leur
ancien compagnon d'armes voudrait que vingt ans de ser-
vices leur donnassent droit à la croix de Saint-Louis ¹ ; il

1. Ce serait la seule retraite, après vingt ans ; après vingt-cinq ans et plus, on y
ajouterait une pension proportionnelle.

propose même d'en décorer leurs femmes : « cette faveur « bientôt leur ferait faire d'excellents mariages, et il ne « serait point étonnant de voir de vieilles filles, dans Paris, « aller chercher des maris aux Invalides. » Ainsi se termine, dans une plaisanterie de bon aloi, un ouvrage auquel d'universelles réformes et un siècle de graves événements n'ont presque rien ôté de son intérêt.

Mais comment former des officiers à la hauteur des réformes proposées ? Un autre mémoire du comte d'Elbée va répondre à cette question ; il est intitulé : *l'Ecole des grands destinés au service, ou la véritable manière de leur apprendre l'art de la guerre*. Comme Quintilien (les orateurs), notre moraliste prend les grands au berceau ; il se plaint qu'on les gâte enfants, qu'on en fasse « de petites idoles que tout le monde encense, » et que, dans la crainte de les surcharger, de les ennuyer, on se borne à leur apprendre à danser noblement, à se présenter avec grâce. Mais les voilà hors de page, ils vont entrer au service, et que sera le service pour eux ? « L'honnête permission d'être un peu libertin : dès qu'un jeune homme a arboré la cocarde, il ne se croit plus dans la dépendance. » Pour prévenir les abus de la vie de garnison, où il voit le berceau de tous les vices, le comte d'Elbée expose son plan d'école militaire ; c'est la formation, sous le nom de *Dragons de la Couronne*, « d'un corps de cent quarante-quatre jeunes « gens de qualité, c'est-à-dire faits pour avoir des régiments, dès qu'ils en ont atteint l'âge. » On en formerait neuf classes, la première comprenant les élèves de quatorze à quinze ans, et ainsi de suite ; ils auraient, en entrant à l'école, le grade de lieutenant, à dix-huit ans, la commission de capitaine, et, à vingt-trois ans, ils iraient rejoindre leurs compagnies ; ils auraient des professeurs en tout genre, et, comme instructeurs militaires, des officiers instruits et distingués, qui pourraient partager leurs exercices et deve-

nir leurs amis tout en restant leurs maîtres ¹. Je voudrais indiquer l'emploi de la journée, non moins bien remplie que celle de Gargantua, et donner les détails de l'enseignement qui comprend, avec les mathématiques, la langue allemande, la topographie et la science des fortifications, ce qu'on appelle aujourd'hui des leçons de choses, car « on « se transporterait dans les plaines des environs où il y a « eu des batailles, on adapterait l'histoire sur la carte et la « carte sur le terrain, on y suivrait la marche des armées, « l'ordre de bataille le jour de l'action.... enfin, on y ferait « voir tout ce qui s'y est passé, la cause et les suites de « l'action, ainsi que les fautes faites de part et d'autre. » L'auteur du projet ne balance pas sur le choix d'un local ; c'est l'ancienne Ecole Militaire, délaissée de son temps, et qui tire de grands avantages du voisinage de Paris, qu'il demande pour domicile à « cette brillante et superbe jeunesse ; » comme il a entendu dire qu'on voulait faire de cet hôtel, réduit à loger la meute du roi, un hôpital, il place encore, à la fin de cet écrit, une de ces fines plaisanteries toutes d'actualité, où il excelle : « J'ai peine à croire « que l'on en vienne là, depuis surtout que l'on parle de « réformer quantité de couvents ; car on peut être sûr que « les malades seraient beaucoup mieux dans ces sortes de « maisons que dans un hôtel, où les coups de fusil et les « coups de canon du Champ-de-Mars, toutes les fois que « les troupes iraient s'y exercer, les feraient tressaillir « dans leurs lits. »

Les quatre autres mémoires du comte d'Elbée sont de moindre intérêt. L'un d'eux se rattache encore à l'art militaire, c'est la *Formation de la garde bourgeoise de Paris, d'après l'esprit et le caractère de ses habitants*, projet de réorganisation, quant à la forme, de cette garde nationale

1. « Des gens qui ne peuvent plus danser n'aiment point à voir danser ; des hommes « sérieux ne se soucient point trop d'entendre rire... Je crois donc qu'il est important « de rapprocher un peu les âges entre les officiers et les élèves. »

parisienne qui a toujours été menaçante ou ridicule. Un second, intitulé : *Moyen de tirer des grands chemins de quoi les entretenir, sans impôts ni corvées*, porte, dans l'intérêt des particuliers, une atteinte au monopole des messageries royales, puisqu'il s'agit d'établir, sous le nom de *poste bourgeoise*, un service de voitures légères allant aussi vite et coûtant moins cher que les diligences : « Cette « façon de voyager serait commode, on partirait quand on « voudrait, on s'arrêterait où l'on voudrait, et l'on marche- « rait même la nuit, dans le besoin. Quelle ressource pour « le commerce ! Ne gagnât-on à cela que la réforme de ces » masses énormes, de ces prisons ambulantes qui écrasent « les grands chemins et d'où l'on ne sort guère, après une « route un peu longue, sans en être sur le grabat pendant des « quatre ou cinq jours, il semble que, par humanité seule- « ment, on ne devrait pas hésiter d'adopter un pareil pro- « jet. » Cabriolets à une place, se rapprochant du *cab* anglais, chaises à flèche trainées par deux chevaux attelés comme sur les cabriolets à pompe, et conformes à un modèle de l'invention de l'auteur¹, tels seraient les équipages de la poste bourgeoise, qui ferait aux coches démodés, aux lourdes pataches, la guerre de David contre Goliath. Aller vite, être à l'aise, c'était, même avant les chemins de fer, tout le secret de la locomotion.

Les deux écrits du comte d'Elbée dont il me reste à parler montrent que sa sollicitude s'étendait aux femmes et que, comme Fénelon, il voyait, dans le relèvement de leur éducation, une question de la plus haute importance pour le pays. *Le plan d'un chapitre noble de femmes*² est le

1. « J'en parle avec d'autant plus de connaissance de cause, que c'est d'après moi que « différents entrepreneurs de messageries ont imaginé d'en faire faire, il y a déjà plus « de douze à quinze ans. »

2. Voici le titre complet : *Plan d'un chapitre noble de femmes, qui serait en même temps une maison d'éducation pour les jeunes personnes faites pour jouer le plus grand rôle dans la société, afin d'y rétablir les bonnes mœurs autant qu'il est possible, et, comme épigraphe : Regis ad exemplum totus componitur orbis.*

pendant féminin de l'*Ecole des Grands* : entretenir à Paris, dans l'ancienne abbaye de Saint-Germain des Prés, par exemple, une maison d'éducation des plus sérieuses, destinée aux filles de la haute noblesse ou aux jeunes personnes, de quelque classe qu'elles soient, à qui une grande fortune réserve une grande alliance. *L'Asile toujours ouvert aux plus infortunées et aux plus à plaindre des jeunes filles qui veulent toujours être honnêtes et vertueuses* (titre un peu emphatique et bien dans l'esprit du temps), abriterait les filles de marchands ou d'artisans brusquement ruinés. « Que veut-on que deviennent tant de jeunes infortunées, au milieu de tous les dangers, sans expérience encore, et peut-être dans l'âge le plus fort des passions ? » Chassées de la maison paternelle parce qu'elles y manquent de tout, comment veut-on, qu'accoutumées à ne manquer de rien, elles ne soient pas la proie du libertinage et de la débauche ? » Le comte d'Elbée sollicite pour elles une maison de bienfaisance, d'éducation et de travail, à l'instar de ces superbes béguinages que l'on voit en Belgique, et sur le modèle agrandi d'un établissement qui existait déjà sur la paroisse de Saint-Paul¹ ; sur ce point, il pourrait se flatter que ses idées ont été reprises aujourd'hui, comme l'atteste, en maint passage, le beau livre de M. Maxime Du Camp sur la *Charité privée à Paris*.

Tels sont, dans leur ensemble, ces petits ouvrages où la piquante originalité de la forme recouvre l'inévitable aridité du fond. N'ayant pas de souci plus cher que d'améliorer le sort de ses semblables, leur auteur est un philanthrope, dans la plus haute acception du mot, et je ne sache pas de moraliste auquel s'applique mieux le vers de Térence.

1. L'auteur propose d'appeler l'établissement *Paulinage*, et celles qui l'habiteraient, *Paulines*, noms tirés de saint Paul. On avait procédé, d'après les mêmes analogies, à Gand et à Bruxelles ; j'ai feuilleté une érudite dissertation sur l'origine des béguines, « cum adjunctis notis quibus declaratio veridica, quod Begginae nomen, institutum et originem habeant sanctâ Beggâ, Brabantiae ducessâ, illustratur, »

Le métier des armes, qu'il avait si noblement rempli, garda toujours ses préférences ; il déclare s'en être occupé « toute sa vie ; » dans une lettre qui annonçait l'envoi d'un de ses mémoires, et qui est aujourd'hui aux mains de M. le capitaine d'Elbée¹, il écrivait, le 21 juin 1782, cette phrase digne de lui servir d'épithaphe : « Je serais au comble de mes vœux, si mon petit travail pouvait contribuer « au bonheur de ma patrie. » Il mourut, en son logis de la rue d'Enfer, en 1792 ; les horreurs de la Révolution attristèrent sa vieillesse ; au moins ne vit-il pas la mort de ce roi, qu'il avait servi avec amour, et pour qui son héroïque cousin allait verser son sang.

1. Le destinataire de cette lettre est resté inconnu ; mais, d'après ce qu'en dit le comte d'Elbée, c'était un personnage de marque et qui avait beaucoup d'influence sur l'esprit du marquis de Ségur, ministre de la guerre de 1780 à 1787.

